

## CORPS ET GLISSE

**Interroger les pratiques corporelles et sportives, les manières de faire et de sentir, est l'un des objets des dossiers thématiques que l'on a voulu récurrents dans la nouvelle formule de la Revue. Une approche culturelle des pratiques, des gestes, qui vient alimenter la pratique réflexive engagée dans la formation et l'intervention en éducation physique et en sport.**

**Ce dossier apporte un ensemble de points de vue éclairant de façon originale la notion de glisse, bousculant les classifications attendues.**

**Comment, en effet, définir les sports de glisse sans les réduire à des formes « préjugées », à une catégorie excluant grand nombre de pratiques qui auraient pu intégrer cette famille ?**

**Nées en rupture avec les valeurs sportives traditionnelles de performance, de compétition, de victoire sur la nature, ces activités portent en elles, selon J. Corneloup, les traits d'une culture sportive « post-moderne », expression d'un certain rapport au monde, « libre », ludique, transgressif. Un autre regard, de l'intérieur, les envisage plutôt dans une continuité avec des façons déjà anciennes de ressentir son corps dans la pratique.**

**Une troisième approche apporte une ouverture que l'on attendait pas, et pourtant le tango n'a-t-il pas toute sa place dans un groupe d'activités corporelles où le geste glissé prévaut ?**



**p. 12**      **Le geste glissé**  
*Anne-Sophie Sayeux*

**p. 14**      **Le vertige de soi,  
une utopie en suspens**  
*Jean Corneloup*

**p. 18**      **Sensation glisse**  
*Gibus de Soultrait*

**p. 22**      **Tango. Le "pas glissé"**  
*Fleur Courtois-L'Heureux*

# INTRODUCTION LE GESTE GLISSÉ

Longtemps je me suis demandée ce qu'étaient les sports de glisse. J'ai tenté d'éprouver plusieurs positions : l'analyse, le questionnement, voire le rejet, afin de comprendre à quelles valeurs se référait cette appellation.

Ce dossier est l'occasion d'expérimenter plusieurs points de vue partant d'observations participantes. En effet, chacun des trois auteurs présents dans ces pages est impliqué corporellement dans les pratiques qu'ils présentent. C'est sans doute là ce qui offre une certaine originalité des regards portés sur cet objet. Ainsi la vision débutera sur une approche généraliste pour se focaliser au fil des écrits à une description très particulière des mouvements. Finalement, bien plus que des

corporelles, pour mieux en appréhender leur structure et leur essence, car il est bien légitime pour une science d'ordonner le monde qui l'entoure puisque « Tout classement est supérieur au chaos ; et même un classement au niveau des propriétés sensibles est une étape vers un ordre rationnel »<sup>1</sup>, cette étiquette qu'on a bien voulu accrocher à ces façons de faire est devenue gênante dans certaines analyses. En effet, cette façon d'ordonner ces activités a ségrégué de nombreuses autres pratiques corporelles qui, sans doute, auraient pu relever de cette même famille sportive. Cette question d'ailleurs, Bernard Lahire<sup>2</sup> la pose de manière certes provocatrice, néanmoins utilement. Il relève en effet comment certains

pourquoi le patin à glace n'est pas classé dans cette catégorie d'activités corporelles. Ce dossier pourrait être envisagé comme un début de réponse. On a voulu proposer plusieurs points de vue sur ce sujet. L'objectif ici est bien d'ouvrir le débat sur ces activités de glisse, et non pas de figer, dans quelques définitions par trop restrictives, la « glisse » dans les sports. Le souhait était bien de sortir d'un certain sens commun, ne soulignant que l'aspect superficiel de ces activités et en oubliant finalement l'essence, c'est-à-dire le corps et les sens.

Le texte de Jean Corneloup, « Le vertige de soi », ouvre ce dossier. Il propose une approche classique de ce que peuvent être les sports de glisse. L'utilité initiale de cette ap-



sports de glisse, il faut parler d'activités corporelles où le geste glissé est prévalant. Car cette appellation sport de glisse, bien que nécessaire pour marquer une rupture avec le domaine des sports dits institutionnels, comme le montre si bien Jean Corneloup dans son article, rencontre néanmoins certaines limites. En effet, comment catégoriser cet objet, sans préjuger de ce qu'un sport de glisse doit être ? Ou, pour le dire autrement, comment définir les sports de glisse sans plaquer sur ceux-ci une certaine idéologie ?

Bien que je ne remette pas en question le besoin légitime de classer les activités

auteurs, tel que Gilles Lipovetsky<sup>3</sup>, saisissent cette terminologie sans préciser ses origines<sup>4</sup> : « Le procédé rhétorique est simple : on cherche un point commun apparent entre quelques pratiques sportives, ici « la glisse » (et c'est pour cela que le lecteur est étonné de ne pas voir mentionnés le patinage artistique, le ski, la luge, la course de traîneaux ... la raison étant sans doute liée au fait que ces pratiques « sonnent » moins post-modernes) et, au prix de quelques distorsions sémantiques, on cite des phénomènes d'un tout autre genre qui semblent comporter un glissement [...] ». Lahire demande légitimement

pellation, explique-t-il, est d'effectuer une rupture avec les activités corporelles datées d'avant les années 1960. C'est ce qu'il envisage comme étant le « porte étendard de la post-modernité sportive ». Ainsi, la position de ces « sports de glisse » face à la société est, pour Jean Corneloup, soit une « contestation » de certains modèles sociétaux, soit ou une « nouvelle adaptabilité ». Un des points de rupture marquant, propose-t-il, est la nouveauté du rapport au milieu dans les sports de glisse, se positionnant bien loin du désir de performance, d'affrontement ou de victoire sur les éléments naturels que l'on remarquait



dans les précédentes pratiques sportives de nature.

Gibus de Soultrait, dans son texte « Sensation glisse », se distancie quelque peu de cette « nouveauté » du rapport à la nature. Dès la première phrase de son texte, il offre une définition on ne peut plus intéressante des sports de glisse : « la glisse est sensation », écrit-il. Le point de vue de ce pratiquant (depuis plus de 40 ans) aux multiples casquettes, vient du cœur et du corps. Pour l'auteur, ce rapport à la nature particulier n'est pas neuf : il le contextualise dans les sociétés traditionnelles polynésiennes décrites par Cook et analysées par Salhins. Les sensations de glisse éprouvées par le corps face à l'élément aquatique se rencontrent dès la navigation sur pirogue, et s'étendent, une fois in-corporées, sur les planches dévalant les vagues. Il rejoint par contre Corneloup sur l'usage du surf en occident dans les années 1960 - et plus particulièrement en Californie -, qui correspond à un besoin de libération des corps de toute une jeunesse. De fait, ce texte résonne avec le précédent car il relève une diffusion d'un « esprit glisse » dans de nombreux sports « qui finiront peu à peu par assimiler cette nouveauté dans l'approche du geste sportif, validant la sensation, et la glisse et le plaisir qui lui sont associées. ». Le postulat de ce texte est, finalement, de proposer la glisse non pas en tant que catégorisation restrictive d'activités

corporelles, mais bien comme une autre façon de ressentir son corps dans le sport.

C'est pourquoi donner la parole ici à Fleur Courtois-L'Heureux semblait des plus intéressant. Certes, il peut paraître étrange d'amener le tango dans un dossier sur la glisse. Et pourtant, rien ne pourrait paradoxalement être plus légitime qu'inclure cette danse féline, empreinte de sensualité, de jeux, d'équilibre et de caresses dans un questionnement sur « l'acte glissé ». Il est d'ailleurs étonnant, si l'on compare les numéros d'équilibristes des surfeurs et des danseurs de tango, de constater autant d'analogie entre ces postures corporelles. Ainsi, les pas si souples des danseurs sur le parquet ne sont pas sans rappeler ceux des surfeurs sur leur planche (et plus particulièrement sur le long board), requérant une délicatesse experte.

Sensation et plaisir, voici sans doute les deux mots sur lesquels s'appuyer pour définir cet objet.

Ce geste glissé est éminemment sensoriel. Chacun d'entre nous a pu l'éprouver depuis son plus jeune âge. En effet, nombreux sont les jeux d'enfants mobilisant cette sensation : une glissade sur le toboggan ou les luges improvisées, fabriquées avec de grands sacs poubelle sur lesquels on s'assoit pour descendre les pentes enneigées. On peut se souvenir des « caisses à savon », dont les freins ne fonctionnaient que de manière capricieuse,

où l'on montait pour dévaler les routes pentues. Et cette sensation, que décrit Marc Augé lorsqu'il se remémore ses « envolées » cyclistes, décrivant alors ce formidable sentiment de liberté que lui procuraient ces parties de vélo, ne pourrait-elle pas être associée à la glisse ?<sup>5</sup> La glisse met en jeu l'équilibre des corps. Lorsque celui-ci n'est pas maîtrisé, la sensation devient négative, et la « glissade » accident. Il faut donc apprendre à glisser sur l'eau, la neige, le bitume ou encore le parquet jusqu'à maîtriser cette sensation au plus profond de soi. C'est ce que l'on expérimente depuis l'enfance de manière ludique, et que l'on cherche éternellement à reproduire une fois adulte, mettant alors notre corps en jeu. ■

**Anne-Sophie Sayeux**

*Anthropologue,*

*Maître de conférence*

*Universités d'Auvergne, Université Blaise Pascal*

*Laboratoire PAEDI – EA 4281*

1. Strauss (C.L.), *La pensée sauvage*, Paris, Pocket, 1962, 28-20.

2. Lahire (B.), *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, textes à l'appui / Laboratoire des sciences sociales, 2005, 312.

3. Lipovetsky (G.), *L'ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Folio Essais, 1993, 20.

4. Pour plus de précisions sur la genèse de cette appellation, se référer à l'ouvrage de Sayeux (A.-S.), *Surfeurs, l'être au monde, une analyse socio-anthropologique*, PUR, 2008.

5. Augé (M.), *Éloge de la bicyclette*, Paris, Payot, 2008.

# LE VERTIGE DE SOI, UNE UTOPIE EN SUSPENS

Dans un monde en ébullition où l'on valorise l'apparence, le spectaculaire, la vitesse, les plaisirs, le ludisme et l'interactivité, les sports de glisse s'inscrivent dans une dynamique culturelle en rupture avec certains modèles sociétaux antérieurs aux années 1960.

## Formes modernes des sports de nature Les « conquérants de l'inutile »

Il a fallu du temps avant qu'émerge une autre vision de la nature au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Partir escalader des sommets, prendre son sac à dos et arpenter les sentiers de randonnée, descendre des rivières en canoë ou encore explorer les entrailles de la terre ! Voici quelques pratiques que les citadins effectuaient. On aimait réaliser des « premières » comme symbole d'une conquête de la nature ; on affectionnait la rencontre avec l'inconnu et relater les épreuves que l'on avait vécues lors de longues pégrinations sauvages. Tout un monde a ainsi été façonné par les conquérants de l'inutile à la recherche de distinction par la pratique d'activités élitistes et d'affirmation d'une culture de l'excellence sportive et sociale. Sans doute, faut-il rappeler que le rapport à la nature est une construction sociale qui engage une vision du monde, exprime une relation à l'altérité et façonne des styles de vie.



Arpenter les montagnes pour un usage récréatif n'est donc pas un acte gratuit et naturel ; c'est une manière de définir une identité, une technicité, des formes corporelles d'investigation ou encore un rapport à la mort. La modernité, que l'on peut définir comme la période qui s'écoule de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la fin des années 1960, a donné naissance à une forme culturelle de pratique qui valorise avant tout la conquête, l'effort, l'affrontement des éléments, la maîtrise des corps, la contemplation cultivée ou encore la supériorité des hommes sur les femmes et des bourgeois sur les prolétaires. Comme le rappellent très bien certains auteurs<sup>1,2</sup>, cela ne veut pas dire que l'on ne trouvait pas des femmes, des ouvriers ou des jeunes dans cette nature sportive ; les mouvements d'éducation populaire ont permis d'ouvrir la pratique à différents publics et milieux sociaux. L'apparition des congés payés et du tourisme social a favorisé la pratique du plein air et du camping par bien des citadins<sup>3</sup>. Et les écrits de Corbin<sup>4</sup> nous rappellent que les joies des sorties nature ont durant tout le XX<sup>e</sup> siècle agrémenté le temps libre de nos concitoyens et du petit peuple. Cependant, il ne faudrait pas faire d'un épiphénomène le cœur central de l'approche des cultures sportives de nature à cette époque. La pratique de la voile, de l'alpinisme, de la spéléologie, de la randonnée ou encore du ski reste l'apanage des milieux supérieurs, non seulement pour des raisons financières, mais aussi sous l'effet d'une mise à distance des profits symboliques valorisés et des sensibilités culturelles à la nature affectionnées par ces couches sociales. Devenir alpiniste par exemple nécessite une enculturation et une socialisation à la pratique qui engagent des processus corporel, cognitif et symbolique bien spécifiques. On ne naît pas alpiniste, on le devient au contact de livres, par immersion juvénile prolongée dans la nature, par la rencontre de transmetteurs d'expériences et par l'inscription de toute une culture de l'action qui nécessite un long apprentissage des techniques sécuritaires et

de progression<sup>5</sup>. Bref, la forme moderne des sports de nature a ainsi façonné la géographie des espaces naturels en élaborant un habitus culturel prédisposant certains milieux à son appropriation et sa consommation.

## Culture de la glisse Emblème de la post-modernité sportive

Cette dynamique culturelle, si elle continue d'alimenter les imaginaires et les représentations de la nature aujourd'hui, entre en concurrence depuis le début des années 1960 avec d'autres mouvements culturels à la recherche de nouvelles relations avec la nature, la société et les pratiques sportives. Avec la montée de la civilisation des loisirs<sup>6</sup>, des pratiques hédonistes et de la société de consommation, d'autres formes sociales se profilent : contestataires, pour certaines avec le monde capitaliste, catholique et urbaine ; adaptatives, pour d'autres dans cette volonté de repenser les formes de vie et les pratiques récréatives en phase avec les transformations technologiques et économiques de la société post-industrielle. C'est au sein de cette configuration sociétale en émergence que la culture de la glisse se profile comme étendard de la post-modernité sportive. La nature devient un jeu avec les éléments, une mise en scène de corporéité extatique et une déferlante de mouvements glissés accompagnés en cela par la production de nouveaux engins et matériaux de jeu. Le vélo tout terrain, les points d'ancrage et les cuissards en escalade, les skis paraboliques, le kayak polo, la planche à voile et le parapente sont quelques exemples de technologies interactives qui permettent une relation plus fluide et esthétique avec les espaces de pratique. Loin des apprentissages longs, techniques et fastidieux attachés à la forme moderne, ces pratiques que l'on qualifie de « libres » permettent une initiation rapide pour les débutants. Une liberté d'action se profile par opposition aux pratiques ascétiques,



énergétiques et institutionnelles de la modernité. Des tribus de pratiquants se constituent et des formes de sociabilité plus « cools » se propagent où l'on valorise la sensation, l'extase, le fun et l'éclate. Loin des immersions prolongées dans la grande nature, la post-modernité aménage fortement la nature privilégiant les espaces de proximité favorables à une pratique instantanée (sans marche d'approche) et ouverte à un plus large public. Les

femmes augmentent leur présence dans ces pratiques, comme les couches moyennes, les jeunes et les scolaires. Sans changer dans sa profondeur la distribution sociale de celles-ci, une ouverture se produit en direction de ces nouveaux publics qui trouvent là des pratiques plus en correspondance avec leur ethos. Les imaginaires post-modernes deviennent alors les références emblématiques de cette culture sportives de nature. La rapidité,

l'hédonisme, l'adaptation rapide aux espaces de jeu, les socialités éphémères, la consommation perpétuelle de nouveaux matériaux et vestimentaires ou encore les voyages exotiques sont les ingrédients de ce mouvement culturel. Ils sont l'expression de ces nouvelles dispositions récréatives. Cette culture de la glisse exprime les symboles de la société hyper-moderne lorsque chacun doit apprendre à construire son identité<sup>7</sup> et à se mettre à l'épreuve pour réussir des « coups » (figure, défi, jeu avec les éléments). Mais elle représente aussi les symboles de la post-modernité lorsque l'on valorise le loisir sur le travail, le plaisir sur l'effort, la fête sur le labeur ou encore le temps éphémère sur l'immersion longue. Une autre culture du corps se dessine lorsque tout devient affaire de sensation, d'imitation, d'analogie, d'excès et de sensibilité gestuelle. Une esthésie corporelle du détail se propage qui demande toujours plus de finesse proprioceptive et esthétique pour réaliser des gestes parfaits et toujours plus extrêmes. Faire du soaring en parapente par ce jeu avec les ascendances, jouer avec la vague dans des bassins de kayak en essayant de combiner les figures, effectuer des gestuelles hasardeuses lors de réalisation de « pas » en escalade. Tout un nouveau monde se constitue où la finalité n'est plus dans la conquête d'un sommet, la réalisation d'une grande randonnée éprouvante ou l'ascension d'un grand





❖❖ col alpin en vélo. La descente, le vertige, la mise en spectacle, les sensations ludiques, l'extrême acrobatique ou la recherche du « it », là où l'individu va au plus loin de l'expression de son potentiel transgressif et alternatif, forment les dimensions majeures de cette culture post-moderne.

### "Dérives narcissiques"

Pour les touristes et les suiveurs qui ne disposent pas des compétences des experts et qui ne souhaitent pas s'immerger dans cette culture des spécialistes du free ride (longue chevauchée glissante) ou free style (acrobatie ludique), tout un marché de la glisse s'est constitué pour répondre à leurs attentes. Jamais autant que durant ces trente dernières années, les stations touristiques, les cités urbaines, les prestataires et autres centres touristiques n'ont aménagé les espaces et développé des produits et des services sur-mesure pour répondre aux demandes de ces néo-clientèles à la recherche de leur quart d'heure extatique. L'imaginaire de la glisse a ainsi irradié tous les médias, les plaquettes touristiques, les discours et les styles vestimentaires des prestataires et moniteurs de la glisse. L'enjeu étant de « coller » à ce marché du ludisme récréatif où tout est possible pour offrir du rêve et du vertige, inviter les gens à voler et glisser au sein de cette forme culturelle emblématique de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. On aménage les pistes pour favoriser la glisse, on invente les petites randonnées en étoile, on construit les cités ludiques (centerpark, aquaboulevard,

cap découverte, canyonpark,...), on crée des gliss'parks (VTT, surf, ski de fond, etc.) ; tout devient possible dans la fabrication de ces simulateurs extatiques pour répondre aux attentes des publics. Certains veulent fuir et oublier, le temps de ces respirations récréatives, leur douleur de citadins, épuisés par les rythmes du travail et de la ville stressante. D'autres souhaitent continuer à vivre à un rythme effréné pour coller à leur style post-moderne.

Cependant, tout cela à un coût humain, social ou encore écologique, qui se traduit par une remise en cause de « cette forme culturelle dysneylandisée ». A trop vouloir se rapprocher du soleil, on risque de se brûler les ailes pour tous ceux qui rêvent d'effectuer le vol extrême. Augmenter les limites du jeu dans ces néo-sports de nature que ce soit par la performance, le spectaculaire, le défi ou l'engagement a pour effet de produire des usagers schizophrènes et drogués que certains qualifient de « sensations seekers »<sup>8</sup>. Ces mises en tension ouvrent la porte à bien de traumatismes et accidents<sup>9</sup>. De même, cette dépendance corporelle et sportive à leur pratique s'inscrit dans des codes et des normes sociaux qui libèrent les individus de différentes contraintes (familiales, scolaires, politiques, etc.) mais les enferment dans un simulacre<sup>10</sup> où la vraie vie devient cette « second life ludique ». À l'extrême, le virtuel numérique devient la quête ultime de l'engagement vertigineux lorsque le corps disparaît au profit de l'interface icranique des jeux vidéos<sup>11</sup>. Par d'autres côtés, la culture de la glisse est

phagocytée par la culture moderne hyper-compétitive lorsque le surfeur, le grimpeur, le kitesurfeur et bien d'autres pratiquants ne deviennent plus que des clones du sport classique. Tout l'esprit post-moderne perd ainsi sa substance retrouvant toutes les dimensions du sport de compétition. Bref, cette utopie post-moderne trouve là ces limites qui ne font qu'être renforcées lorsque l'on évoque ce mal-être des glisseurs qui se sentent prisonniers de cette quête de jouissance et de sensations perpétuelles. À l'époque où l'on parle de responsabilité sociétale, ces glisseurs restent pour un certain nombre d'entre eux enfermés dans leur narcissisme de jouissance les obligeant à s'entraîner perpétuellement, à partir tous les week-end sur les « spots branchés » et à ne parler que de voyages à venir pour entretenir le rêve d'un ailleurs fabuleux.



« La fatigue d'être soi » comme l'exprime Erhenberg<sup>12</sup> dans son analyse de la société peut aussi s'observer chez bien des glisseurs. Elle exprime ce sentiment d'avoir trop vécu dans ce monde « sur-réaliste ». Sous l'effet des vulnérabilités qui menacent nos sociétés et d'aspirations à de nouveaux modes et styles de vie, on voit petit à petit se propager une culture sportive transmoderne. Celle-ci souhaite repenser la chaîne écologique des pratiques à partir de mobilités douces et réinventer les relations entre l'ici et l'ailleurs, la ville et la campagne, le politique et le social, la vitesse et la lenteur, le temps libre et le travail. Une nouvelle utopie est ainsi en gestation

autour des éco-pratiques, du soft tourisme, de l'économie sociale et solidaire ou encore du corps spirituel et vitaliste. Dans ce mouvement en émergence, on perçoit des combinaisons avec les pratiques traditionnelles, modernes et post-modernes pour repenser les liens avec l'histoire des peuples, des territoires et des pratiques récréatives. De même, des liens avec l'écologie, les arts, les religions, la philosophie, le politique et l'humanitaire se propagent pour tous ceux qui souhaitent redonner de la valeur à ces itinérances des profondeurs en nature dans une relation moins

spectaculaire et « glissante » mais plus transversale pour ne pas couper le monde du loisir des autres dimensions sociétales<sup>13</sup>. Autre utopie en mouvement qui valorise une « glisse écologique » et des pratiques transmodernes où les notions de bien-être, de lenteur, d'enracinement local, de partage et de rencontre sont dans l'air du temps. ■

**Jean Corneloup,**  
Sociologue, Maître de conférences,  
UMR PACTE, Laboratoire Territoires,  
UFR STAPS Clermont-Ferrand.



- Ottogalli-Mazzacavallo (C.), Saint-Martin (J.) (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne. Au-delà des différences*, MSH-Alpes, Grenoble, 2009.
- Sirost (O.) (dir.), *La vie au grand air*, Presses universitaires de Nancy, Nancy, 2009.
- Lefevre-Deotte (M.), *Les campeurs de la république*, Bourin, 2006.
- Corbin (A.) (dir.), *L'avènement des loisirs*, Aubier, Paris, 1995.
- Corneloup (J.), « Sociologie de l'action et processus d'ancrage à la pratique de l'alpinisme chez les aventuriers de la montagne », in *Loisirs et sociétés*, vol. 27, n° 1, 2004, pp. 251-284.
- Dumazedier (J.), *Vers une civilisation du loisir*, Seuil, Paris, 1962.
- Singly (F. de), *Les uns avec les autres*, Armand Colin, Paris, 2003.
- Zuckerman (M.), *Sensation Seeking*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum, 1979.
- Soule (B.), Corneloup (J.), *Sociologie de l'engagement corporel*, Armand Colin, Paris, 2007.
- Baudrillard (J.), *Simulacres et simulation*, Gallée, Paris, 1985.
- Le Breton (D.), *L'adieu au corps*, Métailié, Paris, 1999.
- Erhenberg (A.), *La fatigue d'être soi*, Broché, Paris, 1998.
- Berthelot (L.), Corneloup (J.), *Itinérance, du tout aux détours*, Ed. Du Fournel, L'argentièrre la Bessée, 2008.



## Classe Voile à la Résidence du Lac d'Orient

**ACTIVITES**  
Voile sur un lac  
de 8 km de long  
et 4 km de large  
Catamaran,  
pluie à voile,  
kayak, VTT, étude  
de l'environnement

**HEBERGEMENT**  
à Meunil-St-Père  
dans un centre neuf  
tout confort en  
chambre de 2 ou  
de 3 personnes



Formules tout compris

Résidence du  
Lac d'Orient

à 1h30  
de Paris

Tél : 03 25 41 27 37  
contact@residencedulacdoriant.com  
www.residencedulacdoriant.com

# SENSATION GLISSE

La glisse est sensation. Elle définit l'émergence et la pratique de cette famille de sports. Leur gestuelle et leur apprentissage n'en sont pas moins techniques, mais c'est bien la sensation qui prime dans leur conduite corporelle, à quelque niveau de pratique que ce soit.

Une sensation qui renvoie à ce corps récepteur - précepteur, dont l'intelligence à sentir est l'atout majeur pour toute initiation. L'écoute, la perception du corps en action déterminant celle-ci bien avant que l'intention, l'application gestuelle présumée, n'y aboutisse. La singularité des sports de glisse tient à la prédominance de l'élément naturel, de ce terrain mouvant, aléatoire sur lequel ils s'exercent et à l'importance de la lecture immédiate qui s'ensuit. Une lecture dont la sensation est le média, l'interface réception/réponse, quand bien même le geste de glisse a-t-il pu être élaboré et répété auparavant.

## Ancrage historique de la sensation dans la glisse

Lorsque le Capitaine Cook découvre les îles du Pacifique et leurs habitants, il observe et recueille la pratique des Polynésiens dans les vagues. À Tahiti, d'un indigène dévalant la pente d'une vague en pirogue, il note avec acuité la joie du pratiquant dans son exercice. Il y décèle, malgré sa posture d'homme Blanc ne sachant nager et effrayé par le bouillon des vagues, le plaisir évident ressenti par l'indigène dans sa glisse. Par son observation écrite, Cook fait indirectement valoir cette notion de sensation, intérieure au corps, intérieure à la

glisse. À l'agilité indigène qu'il étudie, il y adjoint la vérité d'un plaisir visible, d'une sensation ravissant le corps. Ce n'est sans doute pas pour rien que celle-ci soit en l'occurrence l'expression d'un Polynésien dont la culture hédoniste, très codée et hiérarchisée par ailleurs, est un fondement de la civilisation ayant peuplé cette partie du Pacifique lors du premier millénaire.

Cela nous conduit à nous interroger sur ce qui prévalait dans l'exercice de la vague, comme support de cette première pratique de glisse qu'est le *he'e nalu* (*he'e* : glisser - *nalu* : la vague), notamment le surf debout. Cook et ses successeurs du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle le découvrent à Hawaïi, à la fois comme une pratique très élaborée (différents types de planches, de vagues abordées) et également inscrite dans la structuration de la société polynésienne par les rôles et statuts qu'elle peut attribuer aux un(e)s et aux autres via des défis, des compétitions. Quel intérêt en effet avaient les Hawaïens, une fois installés durablement sur l'archipel, à vouloir dompter la vague ? Qui plus est en s'adonnant à une pratique de glisse debout cumulant de véritables difficultés d'équilibre et instantanéité du geste (quelques secondes de glisse) dont le bénéfice entre le plaisir de la vague et le cauchemar de la violence du bouillon est réduit à une portion infime ?

Lorsque l'homme entreprend de utiliser et maîtriser l'élément naturel (le vent, l'océan, le cours d'eau, la pente de neige, le cheval...), on peut penser qu'il le fait à des fins vitales pour la communauté, alimentaires (pêche, chasse) ou territoriales (quête d'autres horizons). Mais que dire de la vague qui représente un obstacle aux embarcations allant en mer, un danger pour le peuplement du rivage ; qui ramène au bord sans rien rapporter à la communauté, mais que ces Hawaïens se sont mis en tête de dompter pour le plaisir de glisser debout quelques instants avec elle ? Nul doute que pour imaginer un tel acte inutile et le pousser techniquement, au-delà du seul jeu trivial et enfantin de se faire balloter par l'écume au bord, il



Photo : Xxxxxxx



fallait que le peuple inventeur du *he'e nalu* ait déjà en lui une grande aptitude maritime. Il faut connaître notamment la houle avec les pirogues côtières et hauturières et donc avoir acquis un ressenti de ce qu'est filer sur la pente d'une onde océane. Mais à cette aptitude à comprendre la vague par l'accumulation de navigations en pirogue s'ajoute nécessairement la culture d'un peuple hédoniste, capable d'aller chercher et ressentir du plaisir au sein d'un élément mouvant et bouillonnant que d'autres cultures, celle des Occidentaux notamment, ont caractérisé comme une entité totalement inverse, la vague exprimant alors la noyade, la mort, donc le danger, le cauchemar... (il a fallu attendre 1907 pour que le surf soit essayé par un Blanc).

Considérant le surf des Hawaïens comme la pratique première de ce qu'est aujourd'hui la glisse, et sans en faire ici l'histoire détaillée, il est clair que les points notés ci-dessus illustrent l'importance de la sensation dans ce qu'est un geste de glisse. Résumons-nous : dans la vague qu'ils dévalent depuis des

siècles avec leurs planches avant que Cook ne les surprenne en joie, les Hawaïens, hommes de vaillance certaine pour avoir conquis cet archipel perdu en pleine immensité du Pacifique, ne vont pas chercher la domination ni même la confrontation avec l'élément. Ils recherchent bel et bien la sensation, celle qui les gargarise dans leur acte, les éveille dans leur corps, que par ailleurs leur culture a su laisser se manifester de façon esthétique et charnelle par le principe d'une codification fusionnelle propre à la dynamique de leur société (la période du Makahiki, de plusieurs mois, en l'honneur du dieu Lono, figure de la fertilité, où la pratique de *he'e nalu*, et du *hula* : danse, participaient de ce passage de vie festive au sein de la communauté<sup>2</sup>).

### Naissance de « l'esprit glisse »

Partant de là, quand il renaît au début du XX<sup>e</sup> siècle et poursuit son évolution moderne, le surf reste inhérent à la sensation qu'il procure, qu'il libère malgré l'ingratitude et la dureté de

son apprentissage effectif. Par l'aléa auquel le soumet les intempéries de l'océan et ses vagues imprévisibles, le surf distille chez ceux qui le pratiquent un mode de vie, de fait, décalé de tout ordonnancement de la société. Leur acuité à ces sensations qui en font des surfeurs est accentué par le contexte marin et naturel avec lequel ils évoluent et qui les enveloppe. À l'exemple des Bédouins nomades s'enfouissant dans le désert comme une plante dans une terre arable, les surfeurs, ces vagabonds des plages, vivent l'océan et ses vagues comme une seconde peau les faisant vibrer dans leur acte de glisse, et les projetant partout où ils peuvent entendre des vagues. Leur sensation de glisse devient un inexorable appel de liberté. Quand celle-ci se manifeste dans la révolte et l'allégresse de toute une jeunesse californienne des années 1960, en but avec une société coincée et des corps emprisonnés et sans plaisir, il est clair que le surf y va de pair et jusqu'à plus soif. Se nourrissant alors de nature, de voyage/expérience et donc d'utopie, guidé par la sensation de leur corps



se libérant avec l'élément, les surfeurs font de leur surf plus qu'un sport, d'autant que celui-ci poursuit sa mutation technique selon des assauts plus empiriques (d'où toujours l'importance de la sensation) qu'ingénieux, plus jubilatoires qu'étudiés en laboratoire. La planche de surf évolue au fil des ans tout comme la trace de son sillage sur la vague, mais rien ne présume de la variation de ces trajectoires ondulées et des figures encourues, si ce n'est encore une fois la sensation procurée et a fortiori recherchée. Ici pas de records, pas de performances, mais la conduite d'un corps affuté, animé par la puissance et la beauté de la vague l'emportant et happé par la fébrilité, aussi éphémère que jouissive, de l'instant vécu. De cette ébullition de liberté requise, de corps débridés, de sensations découvertes, les surfeurs enchaînent alors d'autres explorations, liées à l'aventure de vagues nouvelles en diverses contrées, mais aussi associées à ces autres éléments filants, glissants que sont le vent, la neige, la pente bitumée. Ainsi apparaissent le skateboard, le monoski, le snowboard, le bodyboard, le windsurf autant de dérivés directs du surf, élaborés et perfectionnés par des surfeurs eux-mêmes, dont la

quête n'est au départ que de prolonger la sensation de glisse ressentie trop brièvement dans la vague. Des pratiques cousines dont l'émergence conjointe dans les années 1970 vont en faire une famille de sports où tant l'exercice du geste physique et technique que le mode de vie qui en découle est habité par une prévalence de l'élément naturel et de l'énergie de son mouvement.

À ce titre, notons ce que le philosophe Gilles Deleuze écrit en 1985, tout en étant totalement extérieur à ces pratiques de glisse mais avec une perspicacité étonnante : « Tous les nouveaux sports - surf, windsurf, deltaplane... - sont du type insertion dans une onde préexistante. Ce n'est plus une origine comme point de départ, c'est une mise en orbite. Comment se faire accepter dans le mouvement d'une grande vague, d'une colonne d'air ascendante, arriver au milieu au lieu d'être origine d'un effort, c'est fondamental »<sup>3</sup>. Qui dit insertion dit sensation. En effet pour s'intégrer et glisser avec, comme l'observe Deleuze, il faut d'abord sentir l'énergie de l'élément en cours avant d'y déployer l'effort de son acte. Deleuze voit très juste avec la distinction qu'il propose de ces sports nouveaux. Des sports qualifiés alors à



### Pour en savoir plus

Voir également, du même auteur :

- "Le monde du surf", photos Sylvain Cazenave, Editions Minerva, 2005.
- "L'entente du mouvement", Essai, Editions Vent de Terre, 1995.

juste titre de glisse, se développant et s'affirmant par une démarche empirique et sensationnelle que le sport en général et sa culture d'asservissement du corps à une prédétermination de la technique établie a du mal comprendre au début. Malgré tout, de nombreuses autres pratiques sportives (par exemple, l'escalade) finiront peu à peu par assimiler cette nouveauté dans l'approche du geste sportif, validant la sensation, et la glisse et le plaisir qui lui sont associés, comme de véritables préceptes d'une évolution à un haut niveau.

Aujourd'hui la glisse est un vaste mot ayant étendu sa résonance bien au-delà des sports la constituant au départ. Mais s'il en est ainsi, c'est parce qu'au fil du temps, prime a été donnée à une reconnaissance du corps, à une autonomie de celui-ci dans les pratiques et donc à la sensation qui lui est propre et chère. Bien entendu, cela n'altère en rien l'importance de l'écoute d'une technique aguerrie, mais quelle que soit celle-ci et son terrain de jeu, la complexité accrue et mouvante des données détectées de ce dernier oblige désormais toute pratique à sentir, s'adapter, s'intégrer pour présumer d'une action, d'une performance, d'une accoutance chaque fois contextualisée.



Du langage qui ainsi la décortique pour en moduler un apprentissage faisant sens, et de la pratique qui la poursuit pour en peaufiner une gestuelle ou en goûter un extrême, la sensation est devenue la pierre angulaire de nos corps et modes de vie glissants avec une modernité dont le mouvement a tout lieu de n'être que succession de vagues à surfer, au réel comme au figuré. Mais là alors commence une autre histoire qui nous dérive de notre propos de départ, même s'il n'est pas détestable de s'y sentir glisser. ■

### Gibus de Soultrait

Directeur de la rédaction des Éditions Surf Session,  
Enseignant au Master de glisse,  
Université de Bordeaux 2.

1. Cook (J.), *Relations de voyages autour du monde, 1768-1779*. Édition La Découverte, coll. Poche Littérature et voyages, 1977, rééd., 1998.

2. Shalins (M.), *Des îles dans l'histoire*, EHESS, Gallimard/Seuil, 1989.

3. Deleuze (G.), *Pourparlers 1972-1990*, Editions Minuit, 2003.




# 95%

des clients de notre banque déclarent  
**S'Y SENTIR BIEN**

Depuis que nous plaçons votre argent et vos profits de vos projets dans votre banque, vous vous sentez bien. Au Crédit Mutuel Enseignant, les clients et nos clients spécialement nous ont l'accueil qui leur est réservé et nous les aidons de près et de loin à réaliser avec leur entreprise. Vous pensez en s'y sentir bien.

Et vous, que dites-vous de rejoindre La Banque de clients de l'Enseignement Français ?

**Crédit  Mutuel**

**Enseignant**



Le Crédit Mutuel Enseignant est une banque à participation majoritairement ouvrière et professionnelle. Le Crédit Mutuel Enseignant est une banque à participation majoritairement ouvrière et professionnelle. Le Crédit Mutuel Enseignant est une banque à participation majoritairement ouvrière et professionnelle.

# TANGO. LE PAS GLISSÉ

Tango... ou l'ambiguïté caressante.

Les gestes sont souples, fluides et précis. Ils économisent leur trajet au profit d'une attention rivée sur la respiration entière, fébrile ou sereine, du corps de l'autre, des autres, du lieu. Le hasard d'un pas rencontre simultanément la nécessité du pas de l'autre

Le style du tango argentin est sans aucun doute félin : « ça ronronne mais le ronronnement reste impénétrable ». C'est une ritournelle, comme le décrivaient Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux*, qui avant toute appropriation individuelle est l'agencement d'un territoire ou sa ruine simultanée. La ritournelle ressasse le seuil<sup>1</sup>, l'origine perpétuellement renouvelée. On guette, on attrape une jambe, celle-ci se retire glissante et caressante. Les pieds, par l'équilibre instable mobilisé dans les métatarses, tournent et retournent la position de l'autre. Le corps alors s'étire et se rétracte telle une griffe animale, signe une figure en « huit infini » (dit « ocho »), en avant, ou en arrière, de biais, dans un espace qui s'évanouit, aussitôt l'infini tracé.

## Danse « féline »

« Félin », et loin d'être une métaphore poétique ou éthologique, le maintien du tanguero est « un équilibre précaire ou extra-quotidien » dont la difficulté et la complexité poursuivent même les danseurs les plus expérimentés.

*« L'équilibre extra-quotidien requiert un plus grand effort physique lequel implique tout le corps, mais c'est précisément cet effort qui dilate les tensions du corps de telle sorte que l'acteur/danseur nous apparaît vivant avant même qu'il commence à s'exprimer »<sup>2</sup>*

Si je marche dans la rue en soulevant spontanément mes pieds, en pliant légèrement la jambe qui va vers l'avant, en laissant tendue l'autre sur toute la surface du talon jusqu'aux orteils, par ailleurs, je marche « chat » quand je danse : mon « corps sans organe » chante un devenir animal. Je ne suis pas *comme* un félin, je le suis et j'en joue, avec toutes les ambiguïtés que cela suppose... L'ambiguïté co-construit cet équilibre singulier de gestes retors, improvisés. Les danseurs, pieds joints, fléchissent imperceptiblement leurs jambes au niveau de

leurs genoux, alignent leur bassin, leur buste et leur nuque entre terre et ciel. L'un et l'autre s'étreignent, formant avec les bras un cercle virtuel qu'il faudra toujours préserver, même si les mains, tantôt saisiront le cou, l'épaule, le haut ou le bas du dos, le flanc, tantôt glisseront sur le corps. De cette étreinte stabilisée virtuellement, repère de bustes en symétrie, la marche, la danse peut commencer, a déjà commencé dans la suspension de l'étreinte immobile. Car le corps-chat est d'ores et déjà tendu vers l'avant, vers celle ou celui qui lui fait face, chat ou oiseau, « Qui sait ? ». Le corps attend et questionne : pour n'en rien savoir, pour résister à toute anticipation et pour enfin être capable d'être à la hauteur de l'improvisation perpétuelle du tango, il se retient et en même temps s'abandonne. Une première impulsion sensorielle va bientôt faire basculer le poids du corps dans une jambe : le pied gauche, par exemple, reçoit un message venu de la tension céleste et terrestre, du buste oscillant et répondant à une contraction infinitésimale des muscles de la jambe gauche. Tout le corps, son équilibre instable, s'ancre dans le sol au moyen de ce pied, de moins en moins gauche. L'autre jambe est libérée, va pouvoir se défaire de son fléchissement. Pourtant, cette libération ne la fait pas quitter le sol, pas encore.

**La marche du tanguero** est un glissement des pieds sur le sol, et c'est tout le corps, par là, qui glisse. Un savoir et une manière de faire « chat » sont ici rigoureusement requis. Ce n'est ni l'incorporation du fantôme, effleurant et survolant comme un voile de satin, ni celle du voleur, marchant sur la pointe des pieds : car le fantôme avance immobile et le voleur lève ses pieds pour feutrer leur impact sur le sol. La démarche du félin a cette singularité, quand la proie est là, à quelques mètres, affectée à son territoire d'insouciance, de plier son corps à une économie stricte et précise : rester dans l'alignement horizontal du fléchissement des pattes, ni se grandir, ni se rétrécir, passer d'une patte à l'autre sans rupture, être lent et continu,

ne jamais quitter le sol, transférer le poids du corps sans balancement (au contraire de la salsa). Le pied gauche est donc à plat, il s'enracine et prend en charge la droiture du corps qui s'y enfonce et y rayonne. Le pied droit, ainsi que son tronc, glisse, s'enfonce tout en caressant de sa pointe la surface. Lorsque la jambe droite est enfin tendue, le métatarse capture la surface et le talon se pose. Le pied droit est prêt à recevoir la charge du corps et à libérer le gauche, laissé à l'arrière de l'aventure. Ce n'est seulement que lorsque le transfert du poids aura été assuré sur la nouvelle assise, impliquant que la jambe droite se fléchisse à nouveau, que le pied gauche pourra venir rejoindre, avec un processus similaire, son allié. La discontinuité entre les transferts de poids (c'est toujours un seul pied qui est responsable de l'équilibre) permet paradoxalement la continuité du mouvement, qui n'est pas tant celle d'un danseur que celle des deux danseurs... Par rapport à la marche quotidienne, on sent donc que tout est à l'envers : d'un côté, on pose d'abord le talon puis la pointe, on tend la jambe fixe et fléchit celle qui part (le transfert du poids s'opérant pendant le jeu de jambe), de l'autre côté, on pose la pointe puis le talon, on fléchit la jambe fixe et tend celle qui part (le transfert s'opérant après le jeu de jambes). Mais hormis, cet anti-naturalisme, on expérimente aussi que marcher « chat » est extraordinaire dans la manière d'être du danseur. Le style félin du tango, mobilisant un certain savoir-faire extra-quotidien du corps et de l'attention, est avant tout basé sur une caresse de la surface : celle du sol, mais aussi celle du corps de l'autre. Dans les illustrations, la *tanguera*, après avoir tracé avec sa jambe libre, un arc de cercle sur le sol, passe, tout en la frôlant (elle quitte une surface pour une autre), par-dessus la jambe du tanguero. Le haut de son corps est dissocié du bas : la symétrie des bustes est ainsi préservée dans ce fameux cercle virtuel, tandis que le bassin s'est disloqué pour répondre à l'invitation de tourner autour du tanguero





⋮ (photos : crédit ?).

**Jeu et ruse d'entrejambes :** la *tanguera* n'a pas encore transféré le poids de son corps dans le pied qui vient de passer de l'autre côté de la jambe du *tanguero*. Elle s'arrête dans cette position inconfortable, dissociée : elle suspend la continuité du mouvement avec ou sans l'accord de son partenaire. Sa cuisse sent une petite impulsion venant du danseur ou, peut-être, elle l'invente ou la suscite elle-même. C'est une occasion de capturer sa proie un bref instant : elle frotte le sol avec la pointe de son pied comme si elle enflammait une allumette, puis s'élançait et plie et déplie son genou, en une fraction de seconde, autour de celui du *tanguero*. Le geste est rapide et efficace, peut-être inattendu. Du moins, selon la vitesse et l'intensité, il devient aussi imprévisible qu'une sensualité intouchable. « Je te provoque mais tu ne m'attraperas pas ». Ce geste est celui qu'on nomme le « gancho ». C'est une morsure mais enjouée. Néanmoins, qui mord ? À l'hameçon ? Le guidé répond-il ou surprend-il le guidant ? Le gancho est-il volé ou imposé ? Tout dépend de sa réalisation et de sa reprise. De la vitesse, de l'esthétique, de la réussite de la prise... de la réponse du guidant. Une scène doublement rusée est dévoilée par la dernière illustration (photo x) : le gancho de la femme est repris instantanément par un gancho inopiné de l'homme. Inopiné car à contre-logique de la dynamique des transferts de poids. Le *tanguero*, s'il tient en effet sa jambe en avant, c'est tout en maintenant son poids sur l'autre pied. La jambe placée en avant lui permet ainsi de balayer le sol pour bloquer sa partenaire et l'inciter à passer au-dessus ou pour la faire changer de direction.

Le partenaire ne peut donc se douter (sauf si elle le connaît déjà bien) de la survenue d'un tel mouvement à cet endroit-là de la configuration. Alors que le poids est censé se trouver sur la jambe arrière, comment pourrait-il opérer un gancho avec la jambe avant qui n'a aucun point d'appui pour s'envoler et se plier ? Mais ici, ce n'est plus la surface du sol qui sert d'appui, ni même la surface du corps de l'autre, mais la surface de prise de contact : une surface de l'entre-deux que seule l'ambiguïté d'une caresse est apte à appréhender. Pendant un très bref instant, en effet, la danseuse offre une possibilité de se charger du poids et de l'équilibre du danseur. La force de son gancho, au moment du pli, soulève et resserre une puissance dans laquelle le *tanguero* s'immerse et opère son propre pli. Mouvement baroque où le dépli est un nouveau pli ! A une politique de la transparence fait place ici une politique du pli et du toucher. Expliquons-nous.

## Une pratique irréductible

La micro-description que nous venons d'expérimenter se soutient d'un empirisme radical que William James défendait corps et âme contre les lectures « absolutistes » qui réduisaient la pratique à ce que la théorie veut qu'elle soit ou ne soit pas. Il y a une irréductibilité de la pratique, voire une rupture permanente, un intéressant décalage entre le dire et le faire. Les expériences, les actions, sont décomposables mais, peut-être, non en fonction d'un discours qui linéarise dans un espace-temps cohérent mais en fonction d'une objectivité qui serait à la mesure de leur importance dans les flux continus, irréductiblement continus, de la conscience (corporelle ou

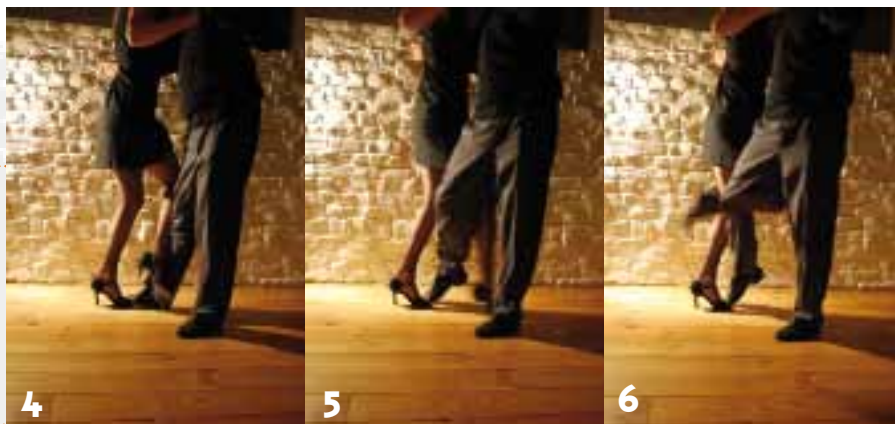
spirituelle ; il est difficile, pour nous, de faire la distinction).

Or l'expérience fait sentir qu'elle nous dépasse bien souvent et qu'elle sourd d'un complexe dont l'expérience narrative n'est qu'un paramètre qui s'y enchevêtre. Les expériences sont des nœuds d'autres expériences, décomposables à l'infini et dont la décomposition formelle ne rendra, sans doute jamais aussi bien que ne l'a réussi un frère James l'incommensurable feuilleté. La sensualité féline du tango attrape pour se dessaisir, caresser, jouer, contester, retarder l'échéance d'une finalisation impossible du dialogue des corps ou des âmes. Elle actualise cette virtualité où le praticien d'un savoir-dire ou d'un savoir-faire se réjouit ou s'engloutit sans avoir besoin de la confirmation fatale. Si elle sent qu'elle danse, en jouit, si elle sent qu'elle connaît, c'est parce qu'il y a une certaine jouissance de se tenir avec l'autre dans le flux. La musique s'arrête, il est vrai, mais le rythme perdure et se recondense dans la musique suivante.

*« Dans son immense majorité notre connaissance ne va jamais au-delà de ce stade virtuel. Jamais elle ne se trouve achevée ou fixée. [...] Continuer à penser sans rencontrer de contestation est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce que nous substituons en pratique au fait de connaître au sens achevé »<sup>3</sup>.*

Cette description ne prétend donc pas être le miroir de la pratique « tango argentin », mais s'est laissée tramer, nourrir et transformer par une co-construction entre danse et description « idiomatique ». Comme le souligne Isabelle Stengers, l'idiot, au sens deleuzien,





autrement dit celui dont la pratique diverge parce qu'une importance autre que commune l'emmène ailleurs, est une figure du praticien qui pourrait troubler l'ordre public.

Si un langage pratique est toujours un idiome, le praticien est, lui, toujours un « idiot », au sens de Gilles Deleuze : celui qui diverge du « commun », qui reste étranger à ce qui fait consensus, non parce qu'il aurait à proposer une autre position susceptible de faire l'unanimité, mais parce que « il y a quelque chose de plus important »<sup>4</sup>

Les danseurs de tango, s'ils sont des « idiots », c'est parce qu'une politique consensuelle de l'appartenance, de l'identité, leur est étrangère quand ils s'étreignent. Le style félin du tango « touche l'impénétrable de l'autre », selon la formule de Erin Manning. Il a l'art de caresser les surfaces, de glisser de l'une à l'autre, de montrer combien leur visibilité est invisible et imprenable, ambiguë.

En tant que geste politique, le toucher est un énoncé dirigé vers autrui, cet autre auquel je me révèle, peau contre peau. Le toucher est un discours éthique car je ne peux te toucher sans être responsable d'avoir effectué ce toucher, je ne peux te toucher sans être réceptive. Car le toucher doit toujours indiquer sa source, et sa source ne peut jamais être identifiée par un individu : le toucher est singulier-pluriel. Le toucher nous rappelle que les corps sont impénétrables<sup>5</sup>



La tanguera s'est risquée dans son gancho à surprendre son partenaire, mais surprise à son tour, a retrouvé la surface du sol pour s'y glisser et reprendre ailleurs. Le partenaire s'est peut-être lui-même surpris mais déjà devait anticiper le pas suivant, glisser et se faufiler dans l'ambiguïté d'une autre caresse inattendue... Ce qui a été saisi s'est déjà envolé,

mais la peau, elle, s'en souvient ! En tango, le style, c'est l'abandon à la retenue. ■

**Fleur Courtois-l'Heureux,**

*Signature professionnelle*  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

1. Référence à Michel Foucault, *La pensée du dehors* (1966), Montpellier, éd. fata morgana, 1986
2. Eugenio Barba et Nicola Savarese, *L'Energie qui danse. Un dictionnaire d'anthropologie théâtrale*, 2<sup>e</sup> édition, trad. Éliane Deschamp-Pria, Montpellier, éd. l'Entretemps, 2008, p. 81.
3. William James, *Essais d'empirisme radical* (1912), trad. Guillaume Garréta et Mathias Girel, Paris, Flammarion, 2007, p. 73.
4. Isabelle Stengers, *La Vierge et le neutrino*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 148.
5. Erin Manning, *Négocier l'influence. Le toucher et le tango*, in France Joyal (dir.), *Tango, corps à corps culturel*, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 149. Traduit de l'anglais : «Negotiating influence : Touch and Tango», in Erin Manning, *Politics of Touch, Sense, Movement, Sovereignty*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007, avec la permission de Jeff Moen, responsable des droits et permissions.



ENTRE **LOZÈRE** ET **HAUTE-LOIRE**

*Les sports d'eaux-vives grandeur nature...*

Séjours scolaires eaux-vives et multisports dans le Haut-Allier.

**PRINTEMPS / AUTOMNE**  
**COLLÈGES / LYCÉES**



**LES + UCPA**

- Une rivière de réputation internationale
- Actifs à proximité du centre
- Centre de formation

**À PARTIR DE 240€\***  
**TOUT COMPRIS**

Séjour 5 jours avec 2 séances sportives par jour.  
Possibilité de séjours sportifs 3 jours.

\* Tarif de base des dates, en fonction de disponibilité, hors transport.

**RENSEIGNEMENT ET CONTACT :**

Centre UCPA du Haut-Allier - 43300 Prades  
**hautallier@ucpa.asso.fr**